

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 1 (1907-1908)
Heft: 17

Rubrik: La musique à l'étranger

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Sion. Comme toujours, peu de nouvelles! Le « Chœur mixte » de la Cathédrale a exécuté, le jour de Pâques, avec le concours de l'orchestre de la ville, la *Messe en fa* mineur de M. Brosig. Exécution très bonne qui a produit une excellente impression.

Signalons, dans un tout autre domaine, le grand succès remporté par la « Cécilia » (fanfare municipale de Martigny), au concours de Bône, en Algérie.

Val-de-Travers. On a dit — non sans exagération — que le Val-de-Travers est un grand violon ; plus malicieusement, on a ajouté que Couvet en est l'archet.

Ce qu'il y a de certain, c'est que, dans cette petite contrée, la vie musicale est très intense. Nombreux sont les groupements qui, sous les titres divers de chœurs mixtes, chœurs d'hommes français, chœurs d'hommes allemands, harmonies, fanfares et orchestres d'amateurs, abordent dans la littérature musicale un genre qui, pour n'être pas toujours du meilleur goût, est susceptible, cependant, d'initier le public aux beautés d'un art supérieur.

Les artistes du dehors trouvent toujours au Val-de-Travers — à défaut de « jaunets » parfois — un auditoire qui sait apprécier leur valeur et ne leur ménage pas ses louanges.

Nous passons sous silence les innombrables concerts donnés par nos sociétés chorales ou instrumentales, pour ne nous arrêter qu'aux manifestations artistiques qui, dans le courant de nos longs mois d'hiver ont apporté quelque chose de vraiment substantiel.

La presse romande a déjà parlé du jeune violoniste M. Paul Miche, l'un des brillants élèves de M. G. Pantillon, professeur à La Chaux-de-Fonds et lauréat de la classe de virtuosité de M. H. Marteau, à Genève. M. Miche a donné à Fleurier, avec le concours de M. Ad. Veuve, pianiste à Neuchâtel, un superbe concert. Leur programme comprenait entr'autres le 5^{me} concerto pour violon de Vieuxtemps et la sonate en *ré* mineur pour piano de M. Ad. Veuve. Inutile de dire que le succès pour ces deux artistes fut complet.

M^{lle} Cécile Valnor (Quartier-la-Tente) est une enfant du Val-de-Travers ; elle s'en souvient en faisant de temps à autre une apparition chez nous. Chacun reconnaît en elle une voix superbe de soprano, mise au service du plus beau tempérament d'artiste. Le concert qu'elle a donné à Fleurier, par suite de circonstances défavorables, n'avait pas réuni l'auditoire qu'elle aurait mérité.

A Couvet, M^{lle} Seinet, une jeune cantatrice neuchâteloise, s'est fait entendre avec le pianiste russe Cernicoff. Tous deux ont conquis les suffrages du public par une belle exécution des morceaux de leur programme choisi.

Pour terminer la saison des concerts, une masse chorale de plus de cent chanteurs a donné à Travers, sous la direction de M. Ls Hämmerli, une belle exécution des « Sept paroles », de Haydn, et d'une œuvre inédite fort bien venue, pour chœurs, orchestre et orgue, *Vendredi-Saint*, du directeur lui-même. Cette louable entreprise, dans une localité de 2000 habitants, fut couronnée d'un plein succès et ce n'était que justice. Aussi osons-nous espérer que de semblables tentatives viendront s'ajouter à celle-là, pour le plus grand bien du public qui sait s'y intéresser.

La Musique à l'Étranger

(De nos correspondants particuliers)

Amsterdam. Au moment où je vais vous écrire cette première lettre sur la vie musicale en Hollande, le voyage des Amsterdamois à Bruxelles et à Paris est heureusement accompli. Notre infatigable Willem Mengelberg, directeur de l'orchestre du

« Concertgebouw » et de la société de chant « Toonkunst », avait été invité à donner la *Passion selon St-Matthieu*, de Bach. Ces concerts ont eu lieu dans les deux capitales immédiatement après l'exécution annuelle à Amsterdam (le dimanche des Rameaux), avec la collaboration d'un chœur de garçons (ah, ces yeux ébahis dans les rues de Paris !) et nos solistes de tout premier ordre : M^{me} Noordewier-Reddingius, M^{me} De Haan-Manifarges, M. Messchaert, M. Urlus et M. Denys, — à la satisfaction de tous. Cependant les artistes hollandais ont été un peu étonnés de l'absence d'une attention sérieuse et continue, dans cette salle du Trocadéro, pour une œuvre aussi élevée que la *Passion* de J.-S. Bach.

En nommant ces artistes et ces sociétés amsterdamoises, je vous ai présenté les principaux éléments de notre vie musicale. M. Messchaert et M. Urlus ne vivent plus parmi nous, il est vrai — l'un à Francfort, l'autre à Leipzig — mais nous les disons cependant avec fierté les nôtres. M. Denys est l'un de nos jeunes chanteurs les plus sympathiques. M^{mes} Noordewier et De Haan sont classées chez nous — quoi qu'en puisse avoir dit M. Pierre Lalo dans « Le Temps » — parmi les artistes les plus douées et les plus sérieuses de notre temps. M. Willem Mengelberg et l'orchestre du « Concertgebouw » font la gloire de notre patrie. A l'époque où cet orchestre s'est formé sous la main magistrale de M. Willem Kes (à présent « Generalmusikdirektor » à Coblenze), M. Mengelberg était directeur de musique à Lucerne, mais il fut appelé très jeune encore à succéder à M. Kes. Maintenant l'orchestre est un des meilleurs que l'on connaisse, et M. Mengelberg un directeur de grande autorité, recherché aussi à l'étranger. Cet hiver, il a dirigé régulièrement les concerts de la « Museumsgesellschaft », à Francfort, avec laquelle il a signé un contrat de trois ans, comme avec le « Cäcilienverein », l'une des meilleures associations chorales de Francfort. Ainsi, dans la saison passée nous avons eu nombre de directeurs hollandais et étrangers, au « Concertgebouw » ; mais pour la saison à venir on s'entendra probablement avec un seul remplaçant à terme fixe ; peut-être sera-ce M. Gustave Kogel.

La « Toonkunst », s'occupant principalement d'exécutions avec chœurs, est une société répandue dans tout le pays. Votre compatriote, le distingué compositeur M. Gustave Doret, en est un des membres correspondants à l'étranger : ses oratorios ont éveillé beaucoup d'intérêt et ont été applaudis dans plusieurs des sections de la « Toonkunst » ; et j'aimerais bien voir assurée quelque représentation soignée de ses œuvres dramatiques en Hollande, par exemple par l'« Opéra français » de la Haye. Vain désir, jusqu'ici ! En fait d'opéras, il y a chez nous une inconstance déplorable. L'« Opéra français » est le seul qui puisse mener une vie, modeste mais permanente, parce qu'il est subsidié par la ville de la Haye ; cependant il n'a offert que très peu de nouveautés, cet hiver. Je ne citerai que *Le Chemineau*, de X. Leroux.

A Amsterdam, une troupe italienne a fait de si mauvaises affaires qu'elle ne reviendra pas de si tôt. Maintenant on tente une résurrection de l'« Opéra néerlandais », qui a tant de fois échoué. Une « Opera-Vereeniging », société de dilettantes, a fait représenter entre autres *Salomé*, de R. Strauss. La « Wagner-Vereeniging », sous la direction excellente de M. Henri Viotta, célébrera sous peu son 25^e anniversaire, par une représentation de *Parsifal*.

Ces jours-ci, nous assistons aux « Wagner-Festspiele », donnés par la troupe du Théâtre municipal de Barmen, à Amsterdam, la Haye et Rotterdam, avec le concours d'artistes renommés de Berlin, Cologne, etc. Nous entendons la *Walkyrie*, *Siegfried*, le *Crépuscule des dieux*, *Tristan et Yseult*.

Vraiment, nous vivons dans le temps des déplacements *en masse* de petites armées musicales qui vont chercher à l'étranger le charme de l'or ou l'honneur de la victoire. L'un et l'autre ont un son très agréable et une apparence rayonnante. Néanmoins, il faut craindre que la simplicité et la vérité, l'humble et discrète aspiration aux hauteurs de l'art en soient dangereusement menacées.

S. Z.

Londres. Londres vient d'être en proie à deux épidémies qui ont sévi avec une force égale : la rougeole et les concerts. Et s'il me fallait faire une énumération complète de toutes les matinées, récitals, auditions et autres dont nous venons d'être gratifiés, je remplirais plusieurs pages de votre journal.

Il y a, je crois, peu de villes où l'on fasse autant de musique qu'à Londres ; peu où l'on en fasse de meilleure, et peut-être aucune où l'on en fasse de si mauvaise. Et la meilleure et la pire s'entendent parfois dans le même concert. Je n'en prends comme exemple qu'un des derniers « Ballad-Concerts », organisés par les grands éditeurs Chappel & Co. Eux et Boosey sont les deux maisons de Londres qui éditent le plus de musique vocale et, pour la faire connaître au public, ils organisent des concerts (« Ballad-Concerts ») où le nombre des chanteurs n'est dépassé que par la mauvaise qualité de la plupart des romances qui y sont produites. L'instrumentiste y est, par contre, toujours de premier ordre. C'est ainsi qu'à l'une des dernières séances nous avons eu le jeune violoniste Mischa Elman, qui y a retrouvé son succès accoutumé et mérité. A côté de lui figuraient une dizaine de chanteurs qui, sauf deux peut-être, n'avaient pas plus de voix que de goût musical, ce qui n'est pas peu dire.

La cause de cet état de choses est facile à trouver, mais serait trop longue à étudier ici. Peut-être en reparlerons-nous une autre fois.

Donc, laissons de côté tout ce qui n'a pas de valeur artistique. Je ne m'attarderai pas non plus aux grands artistes, les Richter, les Sauer, les Richard Strauss et autres que tous connaissent. Les impressions que je vous en donnerais ne seraient que la répétition d'idées exprimées déjà par d'autres critiques. Je chercherai plutôt à vous tenir au courant de ce qui se fait de nouveau et à signaler les artistes qui, bien que parfois de grande valeur, ne sont encore que peu ou pas connus sur le continent.

En premier lieu je mentionnerai le pianiste irlandais Archy Rosenthal (ne pas confondre avec son homonyme Moritz).

Nous avons entendu cet éminent artiste, d'abord dans un « Recital ». Le 4^e d'une série dans laquelle il n'a joué que des œuvres de pianistes vivants, puis avec l'orchestre, à Queen's-Hall, où son succès n'a pas été moindre. Dans son jeu, qui se distingue par une grande délicatesse de toucher, rien n'est laissé au hasard; chaque note y est étudiée et mise en valeur. A cet artiste sérieux et intéressant, la seule chose qu'on puisse souhaiter c'est encore un peu plus d'effacement de sa propre personnalité au profit de celle du compositeur qu'il interprète. J'apprends que, ensuite d'engagements, il se fera probablement entendre sur le continent au cours de l'hiver prochain. Peut-être aurez-vous, en Suisse, la chance de pouvoir l'apprécier par vous-mêmes.

Mark Hamburg donne un concert d'adieu le 9 mai, avant de partir pour l'Australie. Backhaus annonce une série de cinq récitals pour mai. Sapellnikoff a fait plaisir avec sa technique impeccable. Mais quelle idée de jouer au piano une transcription de l'ouverture de *Tannhäuser* ! Pourquoi ne pas laisser à l'orchestre ce qui est de son domaine ? Il ne manque vraiment pas de bonne musique écrite spécialement pour le piano ! —

Voilà pour les pianistes.

Comme violonistes, May Harrison, jeune virtuose de beaucoup d'avenir dont j'aurai l'occasion de vous parler, et Mischa Elman qu'on a entendu cinq fois en une seule semaine. « Monseigneur, vous nous comblez. »

Casadesus a donné avec grand succès deux séances de musique ancienne sur les instruments du temps, et, avant son départ, lui et ses collègues ont été invités à jouer devant la Reine, honneur toujours très recherché.

Deux grands concerts au Queen's-Hall : celui du Vendredi-Saint par l'orchestre seulement, avec quatre œuvres de Wagner de suite, et celui de Pâques, moins « sacré », mais certainement plus varié. Au programme : l'ouverture de *Ruy Blas*, celle de *Guillaume Tell*, une *Suite* de Stanford et le *Rondino* de Beethoven pour instruments à vent. Puis Elman (Elman *for ever*) a joué le concerto de Brahms.

Arthur Nikisch, qui avait paru ces jours derniers comme pianiste accompagnateur dans un concert, est monté au pupitre pour diriger le « Symphony orchestra ».

On vient d'inaugurer une nouvelle salle de concert, St-Jame's-Hall, qui contient 1200 places. Cette salle est destinée à remplacer l'ancien St-Jame's Hall de Regentstreet, bien connue de tous les artistes qui ont joué à Londres.

A l'extérieur, le bâtiment, en style renaissance anglais, rappelle le « Victoria-Hall » de Genève, en plus simple. Dans le sous-sol, un restaurant, où deux cents personnes peuvent prendre place. La salle de concert proprement dite a un parterre et une galerie. Les sièges sont, à toutes les places, des stalles aménagées pour que l'on puisse y déposer manteaux et chapeaux. Au lieu du vulgaire velours rouge, ce nid à microbes et à poussières, une étoffe faite de poils de chèvres, de fort bonne apparence, les recouvre. La plateforme de l'orchestre peut contenir quatre-vingt exécutants, et ses deux côtés sont occupés par un orgue construit par Brindley et Foster, de Sheffield. La ventilation est admirablement réalisée. L'air frais, tiré du dehors, passe d'abord dans un filtre humide où il se débarrasse de ses poussières, de là dans les tuyaux chauffés par la vapeur (en été rafraîchis par l'eau) et finalement dans la salle où des ventilateurs électriques le distribuent par vingt-six ouvertures grillées. A la hauteur du plafond, un moteur et des extracteurs pompent l'air vicié et le rejettent au dehors. Enfin, ce qui a son importance en cas de panique, toutes les portes s'ouvrent indifféremment en dedans et en dehors. Cette salle va servir tout d'abord à une série de « Promenade-Concerts » journaliers. Je vous reparlerai de l'orchestre et de sa valeur artistique quand je l'aurai entendu.

N.

Munich. La fin de la saison musicale a été complètement désorganisée par le coup de tête de l'orchestre Kaim, répondant un beau soir aux remarques désobligeantes du Dr Rud. Louis dans les « Münchener Neueste Nachrichten », par le refus public (c'était le 2 janvier) de jouer tant que le critique ne quitterait pas la salle. D'où tapage, scandale, une vraie soirée d'*Hernani*. Le procédé était injustifiable. M. Louis, entouré d'un état-major d'amis et de journalistes, n'obtempéra point; l'orchestre dut aller jusqu'au bout du programme et toute la presse donna tort aux instrumentistes. M. Kaim fut mis en demeure de

congédié la douzaine de musiciens jugés insuffisants par le Comité de musique de l'Exposition ; leurs camarades, à l'exception des deux « Konzertmeister », MM. Eh. Heyde, violon, et Corn. van Vliet, violoncelle, se déclarèrent solidaires ; on avait la grève et c'en était fait de l'orchestre Kaim qu'avaient illustré la direction des Weingartner, Siegm. von Hausegger, Peter Raabe et les visites d'un Gustave Mahler. L'orchestre dissident, mis en quarantaine, réfugié dans la salle de l'Hôtel Union, trouvait un chef indépendant en la personne de M. José Lasalle, un Espagnol élève de Ludw. Thuille, qui organisa quelques belles soirées de tendances modernes, dont il faut retenir la *II^{me} symphonie* de Bruckner, le *Trio op. 77*, une œuvre magnifique, et la *Sérénade* de Max Reger, développée comme une symphonie.

En attendant de reconstituer un orchestre, M. Kaim faisait donner des soirées de musique de chambre par ses fidèles Konzertmeister, excellents solistes, accompagnés de M. Wolfgang Ruoff, un pianiste sincère et modeste, du talent le plus sympathique. La nouvelle troupe, d'ailleurs insuffisante comme nombre et composée d'élèves et d'amateurs, en est réduite jusqu'ici à ne pas sortir des limites d'une ouverture de Gluck, d'une symphonie de Haydn ou de Mozart ou des deux premières de Beethoven, même sous la direction de Raabe, appelé de Weimar, ou de Ferd. Löwe de Vienne. En un mot, c'est la déconfiture. L'hiver s'est terminé sans cycle Beethoven, et il y a plus encore à déplorer : les derniers concerts Pfitzner, interrompus au moment même où ce jeune compositeur, qui s'est révélé et imposé comme chef d'orchestre, allait donner une soirée de ses œuvres personnelles. Il fallut se borner, là aussi, à une soirée de musique de chambre : l'auteur au piano, en compagnie de MM. Kilian, violon, et Kiefer, violoncelle, et avec le concours de M. Ant. Sistermans, baryton, produisit en même temps qu'une série de *Lieder*, son *Trio op. 8* en *fa* majeur ; musique houleuse, crispée, que je ne me permettrais pas de juger à première audition, mais où l'on reconnaît dès l'abord un tempérament nerveux, emporté, de la passion et l'émotion profonde d'une âme douloureuse.

Faute d'orchestre encore et des répétitions nécessaires, le Comité de l'Exposition qui avait élaboré un programme extrêmement intéressant de séances musicales modèles, où chaque genre devait dûment être pratiqué à part, dans le cadre et les conditions voulus, a été obligé de se récuser et de renoncer à son projet.

Parmi tous les solistes, grands et moindres, entendus ces trois derniers mois, quelques virtuoses du chant, du piano et du violon, exigent d'être mis hors de pairs, et cela précisément parce qu'ils ne se contentent pas de leur virtuosité, parce qu'ils vivent eux-mêmes sous le mécanisme dont ils jouent avec tant de perfection. C'est M^{me} Valborg-Svardström, un brin maniérée, mais qui a un gosier de rossignol. M^{me} Elena Gerhardt, accompagnée au piano par M. Arthur Nikisch, M^{lle} Tilly Koenen aussi ont toutes les qualités du métier, mais quelles variétés dans ce métier ! et quelles différences dans l'art de dire une pièce en même temps que de la chanter ! Et peut-on comparer un soprano vibrant et passionné à un alto velouté et chaud, tout en nuances ? ... On deviendrait, je crois, musicien forcément, à entendre ainsi interpréter à quelques jours de distance les mêmes Hugo Wolf, les mêmes Brahms, les mêmes Schubert ; ce sont des leçons et des joies inoubliables. Comme nous en a données récemment encore M. Ludwig Hess. Celui-ci ne possède pas seulement une voix de ténor splendide, travaillée et sûre, c'est un musicien accompli et un des compositeurs en vue de la jeune école munichoise ; sa soirée exclusivement de poésies de Goethe mises en musique par Schubert suscita des transports d'enthousiasme et il dut accorder trois *bis*. Il suffit de signaler les trois séances, piano et violon, de MM. Ysaye et De Greef. Mais celui qui l'a emporté sur tous, et qui se présentait pour la première fois à Munich, ce fut M. Wilhelm Backhaus. Après Sapellnikoff, après Dohnanyi même, le lauréat du prix Rubinstein à Paris, avec ses vingt-quatre ans et sa tête de jeune Beethoven, a produit l'impression d'un maître : l'interprétation n'est peut-être pas encore toujours individuelle ; mais la parfaite aisance, la possession de toutes ses ressources, sans que jamais la vélocité, le brio viennent se faire remarquer pour eux-mêmes, subordonnés à l'expression avec un sentiment exact de la mesure, à ce point-là cela touche au phénomène. M. Backhaus s'est fait entendre deux fois, avec un succès grandissant ; Chopin sous ses doigts est un rêve.

Je ne voudrais pas, pour la première fois que j'ai le plaisir d'écrire dans cette revue suisse, omettre la soirée de notre compatriote bâlois M. Walter Courvoisier. Il était admirablement servi par le baryton dresdois, M. Fréd. Plaschke, mais on pouvait regretter qu'il n'eût pas entremêlé tous ces *lieder* de quelques pièces ne fût-ce que de piano seul, pour en rompre l'inévitable monotonie. Ce n'est pas à dire qu'il manque là d'invention, de variété et souvent d'une justesse d'accent tout à fait poignante. Mais M. Courvoisier, qui ne semble pas avoir dépassé l'opus 14, ne tardera pas à se débarrasser d'un certain pathos sentimental, à se défier d'une facilité mélodique qui lui nuisent ; il ne retiendra alors, pour nous en faire part, que des strophes gravement belles comme *Lass ruhen die Toten*, des babillages charmants comme *Ein Brunnlein im Felde*, des impressions grises, oppressantes comme celle de la *Stadt am Meer*...

MARCEL MONTANDON